

BABCOCK, Robert H., *Gompers in Canada: A study in American  
Continentalism before the First World War*. Toronto,  
University of Toronto Press, 1974. 292 p. \$4.95.

Jacques Rouillard

Volume 29, Number 1, juin 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303421ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303421ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rouillard, J. (1975). Review of [BABCOCK, Robert H., *Gompers in Canada: A study in American Continentalism before the First World War*. Toronto, University of Toronto Press, 1974. 292 p. \$4.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 29(1), 99–101. <https://doi.org/10.7202/303421ar>

BABCOCK, Robert H., *Gompers in Canada: a Study in American Continentalism before the First World War*. Toronto, University of Toronto Press, 1974. 292 p. \$4.95.

Nous avons lu, il y a quelques années, avec grand intérêt la thèse de Robert H. Babcock sur l'influence du syndicalisme "international" au Canada pour la période 1896-1908. Celui-ci a eu l'heureuse idée de publier ce travail académique en élargissant quelque peu la périodisation pour englober l'ensemble du XIXe siècle jusqu'à la Première Guerre. Cependant, comme il fallait s'y attendre, l'étude se limite plutôt aux années qu'il avait déterminés pour la rédaction de sa thèse.

Le volume reflète deux qualités certaines de l'auteur: un réel talent d'historien et une intelligente utilisation d'une source unique dans l'histoire du syndicalisme canadien: la correspondance échangée entre les chefs syndicaux canadiens et l'exécutif de la Fédération Américaine du Travail. Les archives du Congrès du Travail du Canada portant sur cette période ayant été détruites, nous en sommes réduit, pour étudier l'histoire de la centrale canadienne, à devoir se référer à celles de la FAT. Pour avoir nous-mêmes consulté ce fonds d'archives, nous sommes en mesure d'apprécier à sa pleine valeur l'usage qu'en a fait Babcock. Il a très bien su combiner les renseignements qu'il possédait de façon à nous livrer un texte qui tout en étant rigoureux sur le plan scientifique se révèle d'une lecture agréable. La façon avec laquelle il nous décrit le déroulement du Congrès de Berlin en 1902 est éloquente à ce propos. Celui-ci nous prouve qu'on peut dans un même mouvement faire œuvre sérieuse et se soucier de garder l'intérêt du lecteur.

La thèse autour de laquelle le volume est construit vise à mettre en relief les aspects négatifs de la présence du syndicalisme international au Canada. La période étudiée est celle précisément où on assiste de la part des fédérations internationales à une vague d'organisation sans précédent dans l'histoire canadienne qui assura leur hégémonie sur le mouvement syndical canadien. Selon l'auteur, cette domination a divisé irrémédiablement le mouvement syndical canadien et étouffé les traits spécifiques de celui-ci.

Alors qu'au XIXe siècle, les différentes tendances du syndicalisme se côtoyaient dans l'harmonie, cette vague d'organisation au début du siècle a entraîné la division du syndicalisme canadien en deux tendances et l'exportation au Canada des querelles de juridiction auxquelles se livraient les fédérations internationales aux Etats-Unis.

Leur emprise a également signifié l'apport d'une conception de l'action syndicale bien spécifique. La division des travailleurs par métier, la recherche d'objectifs purement économiques, le rejet de l'action politique et la crainte de l'intervention de l'Etat sont les principales caractéristiques de ce type de syndicalisme. Les "internationaux" ont imposé ces objectifs aux travailleurs canadiens et ont modelé de la sorte leurs aspirations sur celles des travailleurs "américains". Les traits particuliers qu'avait manifestés jusque-là le mouvement syndical canadien, ont été éclipsés par l'idéologie des fédérations internationales et de leur créature, la Fédération Américaine du Travail.

Il n'y a pas de doute que la pénétration du syndicalisme international a causé des heurts et insufflé aux Canadiens une conception de l'action syndicale bien particulière. Mais là où nous sommes moins d'accord avec Babcock, c'est dans la façon de présenter ces événements. L'auteur nous laisse l'impression que le syndicalisme international s'est imposé plus ou moins de force, de par une volonté étrangère aux travailleurs canadiens. Or, il n'en est rien; il n'y avait pas plus ardents défenseurs de la cause "internationale" que certains chefs syndicaux canadiens. Les avantages économiques tirés de l'affiliation "internationale" leur apparaissaient si considérables qu'ils valaient bien la perte d'une partie de leur autonomie. C'est pourquoi, la majorité d'entre eux n'ont pas hésité à parrainer leur développement au Canada. A une volonté expansionniste bien réelle des chefs syndicaux "américains" s'alliaient donc à notre point de vue l'appel et l'encouragement de la majorité des travailleurs canadiens.

Cette réserve étant faite, l'auteur a eu raison d'insister sur le sentiment "continentaliste" qui animait le président de la FAT, Samuel Gompers, et les milieux syndicaux "américains" lorsqu'ils se sont lancés à la conquête du Canada. Leurs motifs n'étaient pas tous désintéressés. La fièvre impérialiste qui travaillait les Etats-Unis à l'époque a trouvé des appuis au sein même des fédérations internationales. Il y avait chez elles un désir d'hégémonie qui traduisait une volonté impérialiste. La FAT voulait par exemple faire jouer au Congrès des Métiers et du Travail du Canada un rôle similaire à celui d'une fédération du travail comme il en existait dans la plupart des états américains. Ce n'était pas des rapports d'égalité que la FAT voulait établir avec la centrale canadienne, mais des relations d'inférieur à supérieur. Le mot "impérialisme" caractérise bien à notre point de vue cette tendance. Nous comprenons mal que l'auteur qui avait utilisé cette expression dans le titre de sa thèse lui ait substitué dans le volume pour décrire la même réalité le terme plus faible de "continentalisme".

Enfin, il est une dernière remarque que nous voudrions ajouter; elle a trait à la description faite de l'activité syndicale au Québec. Contrairement à de nombreux autres auteurs, Babcock témoigne d'une certaine sympathie à l'égard de l'effort fait par le Canada français pour se doter d'organisations

BÉLANGER, André-J., *L'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. 392 p. \$13.

A n'en pas douter il s'agit d'une thèse ! Fruit d'une rencontre (fortuite, je le soupçonne) entre l'histoire et la science politique, ce volume nous fournit une démonstration longue et minutieuse de l'apolitisme des idéologies québécoises. A la fin, le lecteur, épuisé, n'a qu'à se soumettre et reconnaître qu'il ne reste plus de doute: les nationalistes des années 1934 à 1936 mijotaient dans un apolitisme incurable. Mais, pour arriver à cette conclusion, le lecteur avisé fera bien de se munir d'un dictionnaire du "jargon" de sociologie et "politicologie" car, sans cet instrument, il trouvera une bonne partie du volume (et surtout l'introduction) totalement incompréhensible.

Comme il se doit dans toute thèse, l'auteur a des hypothèses, des définitions et une méthode bien précises. Il veut saisir le lien entre une idéologie et la politique; il se trouve donc forcé de définir chacun de ces deux termes. Selon lui, une idéologie se révèle par la définition qu'elle propose: 1°. du groupe (canadien-français) et 2°. de ses adversaires. L'idéologie se caractérise aussi par l'importance qu'elle accorde aux institutions politiques dont la fonction, d'après Bélanger, sera de régler le conflit nécessaire entre les deux éléments précédents. En choisissant d'étudier seulement les publications, individuelles ou collectives, n'ayant aucun rapport direct avec la politique libérale ou conservatrice (*Le Devoir*, *La Relève*, Lionel Groulx, *L'Action Nationale*, les Jeune-Canada, l'Ecole Sociale Populaire, *Vivre* et *La Nation*), M. Bélanger aboutit, presque automatiquement, à y trouver de l'apolitisme. Et en limitant sa recherche surtout dans le cas du *Devoir*, qui constitue la partie la plus longue de la thèse, à ses blocs-notes et éditoriaux, il risque peut-être de fausser un peu la portée de ce journal. Si on faisait, par exemple,